

Compostelle

**Une expérience
à
dimension humaine**

Claude Bernier

Claude Bernier

Compostelle - Une
expérience à dimension
humaine

© Claude Bernier, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1270-6



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Courriel de Claude Bernier : pcanima@hotmail.com

Introduction

À l'aube de mon seizième chemin, des pèlerins m'ont invité à mettre noir sur blanc quelques réflexions qui sont nées sur l'un ou l'autre de ces sentiers qui ont façonné l'homme et l'animateur que je suis devenu. À quelques reprises, mon ami belge, Roger Thomas, un pèlerin avec qui j'ai parcouru huit chemins de Compostelle, m'avait suggéré de mettre par écrit les idées qui venaient à mon esprit lorsque, après une longue journée de marche, devant une bière ou un verre de vin, montait une pensée qui avait trottiné dans mon esprit une partie de la journée. Ces idées se sont accumulées un peu malgré moi, se sont bousculées à maintes reprises dans mon esprit au cours des vingt dernières années et ont creusé de tels sillons que je ne saurais refermer ces derniers, sans laisser de profonds regrets dans mon âme. Les multiples chemins parcourus durant cette période ont transformé complètement la retraite que j'envisageais à la fin de ma carrière d'enseignant. Compostelle s'est installé en moi pour y rester.

Un petit panel sur le **Sens du Chemin** durant lequel une quarantaine de pèlerins de la Mauricie se sont interrogés au cours de la soirée du 18 février 2016 a été sans doute le véritable élément déclencheur. À la fin de cette rencontre, plusieurs personnes m'ont demandé de mettre par écrit quelques-unes des réflexions mises de l'avant, affirmant qu'il était impossible de trouver ailleurs que dans nos réunions de pèlerins certaines réponses à leurs questions. Dans le but d'approfondir quelques aspects de cette discussion, je me suis dit qu'il fallait écrire sur le sujet. D'autres personnes après moi reprendront ces mêmes idées et les poursuivront, chacun à leur manière.

Étaler quelques réflexions sans un ordre précis, les disposer sur une table pour que chacun se serve, c'était l'intention de ce projet. Choisir le mets que l'on préfère, s'en nourrir ou le partager avec d'autres. Un geste très simple qui permettrait d'échanger avec mes lecteurs.

Je n'ai jamais voulu « faire école », montrer le chemin à suivre, présenter mes aventures comme une recette. Après une carrière de 35 ans dans l'enseignement, je connais trop bien les limites du langage, les dangers d'une interprétation falsifiée. Enfermer dans les mots une aventure intérieure comporte des risques, surtout quand il s'agit de cette zone obscure, au niveau du plus profond de nous-mêmes, où seule la vérité individuelle règne en maître.

Mon projet demeure beaucoup plus simple, plus humble. J'aimerais partager avec quelques lecteurs qui s'intéressent à Compostelle, des idées qui ont jailli au cours de certaines rencontres, des moments de grâce vécus sur mes chemins, qui ont suscité des réflexions, des pensées nouvelles qui apparaissent comme autant de coups de pinceaux sur la fresque de ma vie, de petits gestes qui ont construit petit à petit le pèlerin que je suis aujourd'hui.

L'an dernier, dès mon retour du chemin de Tolède, je me suis empressé de relire **L'Éloge de Socrate**, écrit par Platon. Même si la mort du grand philosophe remonte à l'an 399 avant Jésus-Christ, j'ai été étonné, cette fois encore, de l'actualité de son propos. Tout au cours de mes chemins, je ne cesse de comparer le passé avec le présent, non pour condamner quoi que ce soit, mais pour comprendre. Je crois que pour bien saisir l'Homme dans sa totalité, il faut le regarder dans sa démarche historique.

Je trouve malheureux, aujourd'hui, que certaines personnes rejettent du revers de la main tout un passé qui pourrait nous instruire. Même si mon regard reste tourné vers l'avenir, je dois admettre que ma réflexion s'abreuve aux sources d'un passé très lointain. Comme Paul Claudel, un grand poète français, parlant de ses études grecques et latines, affirmait : « Ce sont ces morts-là qui m'ont appris à vivre. » Il ne fait aucun doute que mes lectures d'Homère, de Sophocle et d'Euripide, autant que celles de

Platon à Pline le Jeune influencent encore ma pensée. Chaque fois que je m'installe devant mon ordinateur pour écrire, ces Anciens se lèvent derrière moi. Il m'est impossible de chasser le passé de mon esprit. L'histoire de l'Homme a connu des fluctuations, certes, mais la trajectoire indique pourtant une continuité qu'il ne faudrait pas négliger.

Dès que je me retrouve sur un chemin de Compostelle, ma réflexion se met en marche et mes lectures anciennes viennent me hanter. Le bouillonnement intense de mes idées de jeunesse refait surface. J'ai l'impression de continuer une aventure qui n'a jamais été interrompue, un chemin intérieur qui poursuit sa route dans mon âme, une voie lumineuse qui ne cesse de s'élargir depuis la montée de la rue Saint-Jacques, à la sortie de Puy-en-Velay, le 17 août 2001.

1. La marche

Le 17 novembre 1958, à 13h20, un événement marquait à tout jamais le reste de ma vie. Après avoir roulé la cour du collège avec un imposant rouleau, tiré par un tracteur d'une autre époque, pour préparer le terrain avant l'installation des patinoires extérieures, j'initiais un étudiant plus jeune au maniement de ce vieil engin dont j'avais la responsabilité depuis quelques années. Le directeur m'avait demandé de confier ce véhicule, aux mille caprices, malgré tout utile, à un autre conducteur, vu que la fin de mes études approchait.

En ce triste après-midi automnal, sous un ciel gris et humide, annonciateur d'une chute de neige probable, je m'empressais de ranger le rouleau pour l'hiver. La température froide gelait déjà le sol. Marcel qui venait d'arriver au collège n'avait jamais conduit un tracteur aussi vieux, c'est pourquoi je lui avais confié le volant, me contentant de lui donner mes recommandations, debout sur une barre transversale, à l'arrière du siège.

Le tracteur venait à peine de se mettre en marche qu'une chaîne, en acier, placée sur cette barre, tomba en partie sous le rouleau. Me proposant de la ramasser plus tard, je la laissai défiler près de mes pieds. À la fin du défilement, l'extrémité de la chaîne, virevoltant autour de mes jambes, me tira sans ménagement vers le sol. Je tombai face contre terre et le rouleau de 6 000 livres me passa sur tout le corps, la figure comprise.

Le jeune conducteur, témoin impuissant, réussit à arrêter l'engin quelques mètres plus loin. Des étudiants, qui se préparaient à retourner en classe pour le cours de 13h30, accoururent à mon aide. Dans leur empressement à me prêter secours, ils enlevèrent la porte qui servait à protéger du vent le portique qui donnait sur la cour, en hiver, me roulèrent délicatement sur ce brancard improvisé et me transportèrent dans la grande

salle. C'est là que les ambulanciers vinrent me chercher pour me conduire à l'hôpital d'Arthabaska, à moins d'un kilomètre du collège.

Caché des curieux derrière un paravent, je reçus la visite de quelques médecins. Un moment, je les entendis se consulter. Incapable de faire le moindre mouvement, leur verdict tomba dans mon oreille encore valide, comme un couperet : « J'étais trop blessé, inutile de prolonger les soins, il valait mieux me laisser mourir. » L'un d'eux suggéra d'entourer ma tête avec des blocs de glace.

Avant de perdre définitivement conscience, je me suis répété à moi-même que je voulais vivre. À 19 ans, j'étais trop jeune pour mourir. Pourtant, il aurait été tellement facile de me laisser aller, de partir sans laisser de trace... Non, je voulais absolument vivre, j'avais des projets... Je voulais un jour écrire.

Appelé à mon chevet, mon père me dira plus tard, à la sortie de l'hôpital, qu'il avait imploré les médecins de ne pas débrancher les appareils tout de suite. J'étais son fils unique, il conservait toujours un peu d'espoir. De fait, après quelques jours, on me transféra inconscient à l'hôpital St-François d'Assise à Québec où je pourrais obtenir de meilleurs soins.

Les premiers souvenirs qui me reviennent de ma sortie du coma remontent à la période des Fêtes. Une jeune infirmière, stagiaire, vient de constater que je commence à bouger. Un médecin accourt à mon chevet pour constater que le réveil est commencé. Quelques jours plus tard, cette même stagiaire m'informera que je suis maintenant hospitalisé au 10^e étage d'un hôpital de Québec, couché ici depuis plus d'un mois. Avec patience, elle me livre ces premières informations, lentement, en articulant bien chaque mot, car je l'entends à peine et le brouillard qui recouvre mes yeux m'empêche de distinguer les traits de la jeune fille. Il faudra plus d'une

semaine pour que je puisse admirer la beauté de son sourire et, comble de bonheur, le 6 janvier, elle accompagne le technicien de l'hôpital qui vient installer une petite télévision noir et blanc, au pied de mon lit.

Ce soir-là, aux Beaux Dimanches, Michelle Tisseyre présentait un concert de l'orchestre symphonique à Radio-Canada. Le deuxième concerto de violon de Félix Mendelssohn ouvrait la soirée. Dès que la jeune violoniste toucha l'instrument de son archet de soliste, les sons joyeux de cet Allegro Molto éveillèrent en moi une allégresse que je n'avais pas prévue. Non seulement je pouvais entendre toutes les nuances de l'instrument, mais aussi mes yeux suivaient avec ravissement les moindres mouvements de la jeune femme. Enfin, j'avais recouvré la vue et l'ouïe. Des larmes coulèrent sur mes joues une bonne partie de la soirée. Aujourd'hui encore, je ne peux écouter cette musique sans qu'une forte émotion ne vienne embuer mon regard.

Encore trop faible pour me lever et me déplacer, mes premiers mouvements consistèrent à me rouler quand les proposées venaient changer mes draps. De plus, pour éviter que je tombe en bas de mon lit, des infirmiers avaient attaché mes bras et mes jambes, d'une façon assez lâche, pour préserver toute chute. Les colimaçons dans mes oreilles étant en partie détruits, il m'était impossible de me tenir debout. De plus, mes jambes, encore très enflées, ne pouvaient soutenir mon poids. Un immense pansement recouvrait la moitié de ma figure, camouflant l'os de la joue, complètement à découvert après l'accident. L'os du nez, quant à lui, pour ce qui en restait, tirait complètement vers la droite. Je n'étais vraiment pas beau à voir.

Incapable de me nourrir, je m'alimentais par le petit tuyau qui sortait du sac, au-dessus de ma tête. On me retira petit à petit les broches qui retenaient mes dents en place et je pus commencer à parler, difficilement. Dès que je fus capable de l'entendre, le docteur Bélanger me raconta tout ce